

NUMÉRO 72 | HIVER 2017

PARTICIPE PRÉSENT

Bulletin de l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français

Dossier traduction p. 4

Mot du rédacteur en chef p. 3

À l'honneur p. 12

La parole aux auteurs p. 14



Les Salons du livre en 2017-2018

Salon du livre de l'Outaouais
1er au 4 mars 2018
au Palais des congrès de Gatineau
<http://slo.qc.ca/>

Salon du livre de Trois-Rivières
22 au 25 mars 2018
au Centre des congrès de l'hôtel Delta
<http://www.sltr.qc.ca/>

Salon international du livre de Québec
11 au 15 avril 2018
au Centre des congrès de Québec
<http://www.silq.ca/>

Salon du livre de la Côte-Nord
26 au 29 avril 2018
Cégep de Sept-Îles
<http://www.salondulivrecothenord.com/>

Salon du livre du Grand Sudbury
9 au 12 mai 2018
à l'École d'architecture McEwen
<http://www.lesalondulivre.ca/>

Salon du livre de l'Abitibi-Témiscamingue
À La Sarre du 24 au 27 mai 2018
<http://www.slat.qc.ca/>

L'AAOF tient à souhaiter la bienvenue à ses nouveaux membres

Nouveaux membres depuis le 1^{er} avril 2017

Membres agréés

Richard Casavant, Ottawa (ON)
Danielle Delorme, Gatineau (QC)
Nafee Faigou, Welland (ON)
Michel Ouellette, Gatineau (QC)
Lamara Papitashvili, Mississauga (ON)
Bill Rawling, Ottawa (ON)

Membres affiliés

Alles Salim Baba-Bodi, Ottawa (ON)
Imen Fetoui, Ottawa (ON)
Bernard Gagné, Cornwall (ON)
Sophie LeVasseur, Ottawa (ON)
Valérie LeVasseur, Ottawa (ON)
Gaston NK Mabaya, London (ON)
Claire Moissan, Ottawa (ON)
Suzanne St-Louis, Ottawa (ON)

LES FONDEMENTS DE L'AAOF

MISSION

L'AAOF est un organisme de développement au service de ses membres et de leurs œuvres. Son activité fait valoir leurs intérêts et favorise leur rayonnement en Ontario et ailleurs.

VALEURS

Dans l'accomplissement de sa mission, l'AAOF souscrit aux valeurs fondamentales suivantes :

Engagement

L'AAOF s'engage à soutenir ses membres et leurs écrits et à mettre en valeur leurs activités.

Leadership

L'AAOF est la voix de ses membres dans la société. Elle interagit avec le milieu artistique et culturel, de même qu'avec les élus, ministères, agences gouvernementales et organismes poursuivant des objectifs de nature à favoriser ses membres et leurs œuvres afin de bâtir un secteur littéraire plus fort. Au besoin, elle se fait porte-parole pour s'assurer que ses membres et leurs écrits sont reconnus à leur juste valeur.

VISION

En 2022, nos auteurs et leurs œuvres sont reconnus pour leur apport à la vitalité artistique et culturelle de la société canadienne et d'ailleurs.

Diversité

L'AAOF reconnaît la diversité de ses membres, de leurs œuvres et des collectivités, en pratiquant l'inclusion dans ses activités.

Transparence

L'AAOF est ouverte envers ses membres et ses bailleurs de fonds. Elle fait preuve de responsabilité, de franchise et d'intégrité dans ses démarches.

Excellence

L'AAOF ne juge pas le travail des auteurs. Elle encourage l'excellence chez ses membres et maintient des standards soutenus dans ses démarches.

PARTICIPE PRÉSENT

est publié/diffusé par l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français

Conseil d'administration

Éric Charlebois, président
Gabriel Osson, vice-président
Michèle Vinet, secrétaire-trésorière

Conseillères et conseillers

Daniel Groleau Landry
Hélène Koscielniak
Claude Forand
Marie-Josée Martin

Équipe du Participe présent

Pierre-Luc Landry, rédacteur en chef
Sonia Lamontagne, rédactrice
Éric Mathieu, rédacteur
Mélanie Rivet, rédactrice
Madeleine Stratford, rédactrice
Lélia Young, rédactrice

Correction : Mille et une pages

Graphisme : Alain Bernard

Impression : Marquis

Association des auteures et auteurs de l'Ontario français

335-B, rue Cumberland,
Ottawa (Ontario) K1N 7J3
Téléphone : 613 744-0902
Télécopieur : 613 744-6915
Courriel : dg@aaof.ca
Internet : www.aaof.ca

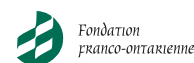
Direction générale : Yves Turbide

Comptabilité : Nadine Gauvreau

Communications : Vacant

Numéro 72, hiver 2017

L'AAOF remercie ses bailleurs de fonds :



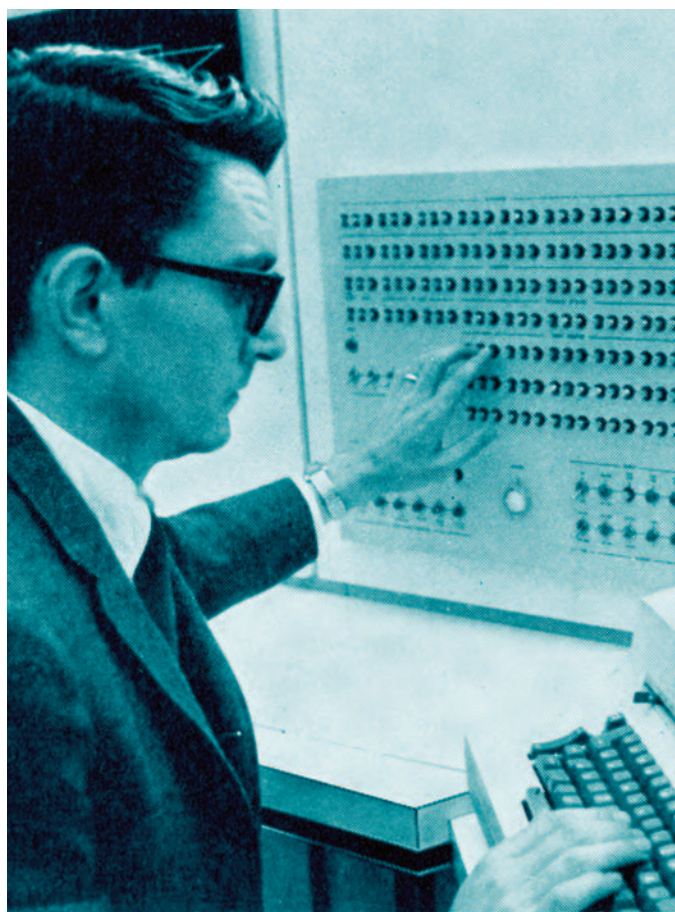
MOT DU RÉDACTEUR EN CHEF

« *Every language is a world* », écrit George Steiner dans *After Babel: « without translation, we would inhabit parishes bordering on silence »*¹. On a beaucoup glosé au Canada sur les « deux solitudes », leur existence, leur dépassement, leur dissipation. Depuis la parution du roman éponyme de Hugh MacLennan² en 1945, l'expression a été reprise de très nombreuses fois pour analyser les relations entre les communautés anglophones et francophones, insistant sur la dualité linguistique de ce pays officiellement bilingue, oubliant trop souvent d'aller au-delà de cette surdétermination pour reconnaître que sous le vaste ciel bleu existent de très nombreuses solitudes qui, les unes les autres, gagneraient à se protéger, s'éprouver, s'accueillir, pour reprendre les termes de Rainer Maria Rilke : « *Darin besteht die Liebe: Daß sich zwei Einsame beschützen und berühren und miteinander reden*³ ».

Ce texte, ouvrant un dossier sur la traduction, ne traduit pas.

Selon Umberto Eco, traduire, c'est *Dire quasi la stessa cosa*⁴. Mais comment est-ce possible? Qu'est-ce que cela signifie? Dans quelles conditions le travail de traduction s'effectue-t-il, en Ontario? Qui traduit quoi? Pour qui? Comment? Qu'est-ce donc que la fidélité au texte? Que faire des écrits hétérolingues, des œuvres polyphoniques, du dialogisme?

Pour ce numéro du bulletin *Participe présent*, nous avons lancé sur ces multiples pistes quatre membres de l'AAOF; leurs articles proposent de réfléchir à un aspect particulier des dialogues linguistiques et culturels provoqués par la traduction. Dans un premier temps, Éric Mathieu présente la démarche de deux maisons d'édition franco-ontariennes et tente de tirer certaines conclusions à propos de la manière « inventive et perspicace » dont elles envisagent cet aspect de leur production. Par la suite, Lélia Young, partant de son expérience d'autotraduction et de ses lectures attentives de plusieurs recueils de poésie, réfléchit aux spécificités de la traduction poétique en Ontario français. Mélanie Rivet, en conversation avec Jean-Marc Dalpé, aborde le théâtre comme un art vivant et pose des questions incontournables à la traduction du spectacle théâtral, à son adaptation pour un nouveau public. Le dossier se clôt sur un texte de Madeleine Stratford dans lequel elle imagine la traductrice comme l'invitée un peu *awkward* d'une fête littéraire au cours de laquelle on ne sait trop où l'asseoir, que faire avec elle.



Bell Telephone Magazine, 1922.
Photo : Prelinger Library

Traduire : « transposer un discours, un texte, l'exprimer dans une langue différente »; « exprimer un sentiment, une pensée, les rendre sensibles⁵ ». Ce qui est traduit ici, dans ce dossier, c'est d'abord et avant tout l'importance du dialogue, de l'ouverture, de l'écoute active et sensible des réalités autres, des langues « étrangères », de celui ou celle qui n'est pas soi-même. Aller voir ailleurs si on y est, parfois, ou encore accueillir chez soi quelqu'un de là-bas — s'offrir au dissemblable, refuser l'homogène.

Pierre-Luc Landry



¹ George Steiner, *After Babel: Aspects of Language and Translation*, Oxford, Oxford University Press, 1975

² Hugh MacLennan, *Two Solitudes*, Toronto, Collins, 1945

³ Rainer Maria Rilke, *Briefe an einen jungen Dichter*, Leipzig, Insel Verlag, 2007 [1929]

⁴ Umberto Eco, *Dire quasi la stessa cosa. Esperienze di traduzione*, Milano, Bompiani, 2003

⁵ Larousse, *Dictionnaire de français*, [en ligne]. <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/traduire/78912> (Page consultée le 2 décembre 2017)

Les éditeurs franco-ontariens et la traduction littéraire

Par Éric Mathieu

Quelle importance les éditeurs franco-ontariens accordent-ils à la publication d'œuvres littéraires en traduction? Quelles sont les démarches entreprises par ceux-ci pour faire découvrir leurs auteurs et les œuvres de leur catalogue dans le reste du Canada et dans le monde? Quels moyens sont utilisés pour établir et développer des dialogues entre les communautés linguistiques et culturelles au Canada? Quelle sorte d'ouvrages fait l'objet de traduction? Y a-t-il une ligne éditoriale claire et précise sur le choix des titres traduits?

Afin de répondre à ces questions, j'ai eu le plaisir de m'entretenir avec Marc Haentjens (Éditions David) et Stéphane Cormier (Éditions Prise de Parole) au Salon du livre de Montréal. Ils ont gentiment accepté faire la lumière sur ces différents sujets, et je les en remercie. Le résumé qui suit n'est toutefois pas exhaustif, puisque mes entretiens se sont limités à deux éditeurs, surtout pour des questions pratiques. J'ai cependant pris note, dans mes échanges avec eux, de nombreux points en commun dans leur approche de la traduction et je me permets ici de faire quelques généralisations.

Les éditeurs franco-ontariens, comme beaucoup d'autres éditeurs canadiens, se préparent pour la Foire de Francfort en 2020 où le Canada sera à l'honneur.

On pourrait croire naïvement que les éditeurs franco-ontariens se concentrent uniquement et sans exception sur la publication d'ouvrages en français. Or, il n'en est rien. Je remarque en effet que les éditeurs franco-ontariens font une place non négligeable à la traduction littéraire et que, de manière inventive et perspicace, elle entre pleinement dans leur ligne éditoriale : en effet, dans leur optique de traduction, les éditeurs franco-ontariens tendent à se concentrer sur quelques domaines littéraires précis tels que la littérature autochtone, la poésie, ou la littérature écrite par des autrices. Par conséquent, ces éditeurs participent activement aux dialogues linguistiques dans la province et dans le pays et nourrissent ainsi les échanges culturels entre les communautés.

J'ai demandé aux deux éditeurs interrogés de me donner des exemples précis de leur production littéraire en traduction. D'abord, les Éditions David ont publié le recueil de poésie *Imagine Mercy* de David Groulx. Traduit en français sous le titre *Sans pitié* par Éric Charlebois, l'ouvrage offre un vibrant portrait des réalités



Éric Mathieu
Photo : Florian Grandena

quotidiennes d'un Autochtone au Canada. Le roman *Legacy* de Waubgeshig Rice a été traduit en français par Marie-Jo Gonny sous le titre *Le legs d'Eva*. Roman polyphonique, il nous fait vivre, à travers le drame d'une famille autochtone, la violence, la détresse et l'espoir qui traversent des communautés du nord de l'Ontario. Du français à l'anglais, mentionnons que le roman d'André Lamontagne *Les fossoyeurs*, où un journaliste établi à Vancouver profite d'un séjour à Québec pour faire des recherches, à la demande d'une amie, sur le passé de son aïeul chinois, a été traduit en anglais par Margaret Wilson Fuller sous le titre *The Gravediggers* aux Éditions Ekstasis, et que le roman de Monia Mazigh *Du pain et du jasmin*, dont l'histoire raconte le parcours d'une femme appelée Nadia qui a quitté sa Tunisie natale pour vivre au Canada, a été traduit par Fred A. Reed sous le titre *Hope Has Two Daughters* chez House of Anansi.

Ensuite, aux Éditions Prise de Parole, l'ouvrage de l'auteur cri Tomson Highway, *Kiss of the Fur Queen*, traduit par Robert Dickson sous le titre *Champion et Ooneemeetoo*, a obtenu un grand succès critique et populaire. L'ouvrage raconte l'histoire de Champion et Ooneemeetoo Okimasis, jeunes Cris du nord du Manitoba, qui

sont arrachés à leur famille et placés dans une école résidentielle catholique du Sud. Aliénés par une culture qu'on leur impose, ils luttent pour leur survie. Des pièces de théâtre ont également fait l'objet d'une traduction, dont le *Hamlet* de Shakespeare traduit par Jean-Marc Dalpé — pièce qui fut présentée en 2011 au Théâtre du Nouveau Monde sous la direction de Marc Béland. La maison d'édition Prise de parole suit d'ailleurs de près l'actualité du Théâtre français de Toronto (sous la direction de Joël Beddows) avec l'idée de possibles traductions du français à l'anglais. Le roman *Amphibian* de Carla Gunn met en scène Phin, un jeune garçon de neuf ans, grand protecteur de la nature, qui milite pour les droits des animaux. L'ouvrage a été traduit sous le titre *Amphibien* par Myriam Legault. *The City Still Breathing* de Matthew Heiti, traduit par Eva Lavergne sous le titre *Agonie City*, est un roman sombre, brutal, qui a pour intrigue le devenir d'un corps nu, sans vie, retrouvé complètement gelé, la gorge tranchée, aux abords de la route 17. Du français à l'anglais, l'ouvrage de poésie *À tire d'ailes* de Sonia Lamontagne a été traduit sous le titre *On Butterfly Wings* par Howard Scott aux éditions Bookland. Enfin, Suzanne F. Charron a publié en anglais et en français une biographie de Joe LaFlamme, *Wolf Man Joe LaFlamme: Tamer Untamed* en anglais chez Latitude et *Joe LaFlamme. L'indomptable dompteur de loups* en français chez les Éditions Prise de parole.

**On pourrait croire naïvement
que les éditeurs franco-ontariens
se concentrent uniquement et sans
exception sur la publication
d'ouvrages en français.
Or, il n'en est rien.**

Les éditeurs franco-ontariens participent régulièrement à la Foire des droits de traduction. Il s'agit d'un événement important organisé par le Conseil des arts du Canada depuis 2011 qui rassemble, chaque année, les éditeurs et les agents littéraires canadiens francophones et anglophones afin de favoriser l'achat et la vente de droits de livres parus au Canada. La dernière édition de la Foire a réuni plus de 100 participants, représentant 73 maisons d'édition littéraires canadiennes. Des efforts continus sont, par ailleurs,

également faits par les éditeurs franco-ontariens pour l'obtention de subventions auprès du Conseil des arts du Canada pour des traductions.

Enfin, les éditeurs franco-ontariens, comme beaucoup d'autres éditeurs canadiens, se préparent pour la Foire de Francfort en 2020 où le Canada sera à l'honneur et où la possibilité de vendre des droits sera particulièrement favorable. L'Allemagne et l'Europe plus généralement sont effectivement friandes de littérature canadienne en français et en anglais et plusieurs titres récents du catalogue des éditeurs franco-ontariens seront mis en avant lors de cet événement.

Il est clair que les éditeurs littéraires franco-ontariens attachent une importance notable à la traduction de leurs ouvrages, du français à l'anglais, et de ceux de leurs collègues anglophones, dans une traduction en français. Les éditeurs semblent privilégier des auteurs ontariens (mais pas uniquement), francophones ou anglophones, et ciblent des auteurs autochtones, des autrices ou des poètes. Cette ligne éditoriale est, à mon avis, fort intéressante, puisqu'elle s'inscrit dans un contexte de diversité et d'inclusion.



Richard Garnett, 1835-1906
Photo : University of California Libraries

Réflexion sur la traduction poétique

Par Lélia Young

La traduction est en essence un acte de création qui permet à toute culture de couper le cordon ombilical avec son propre cocon communautaire et de traverser les frontières géographiques qui la séparent des autres.

La poésie et sa traduction sont des actes d'altérité et d'identité. « Le poème devient alors un lieu privilégié de rencontre et de partage¹. » La poésie est un moyen de communication alternatif qui nous projette au centre d'une prise de conscience en devenir. Ce type d'écriture habite un mouvement transformateur, alors que le langage de tous les jours nous ancre dans une négociation temporelle qui nous permet d'être à un premier niveau, un niveau transactionnel. La poésie, quant à elle, est une forme d'expression qui allie le sens, les images, les sonorités et le rythme pour créer un langage autre. L'alliage sémantique du poème pose de grands défis à la traduction : la traduction littérale n'est souvent pas une option, et la traduction libre qui affecte le sens des éléments lexicaux ou leur ordre dans le vers n'en est pas une non plus. Comment traduire une métaphore ? Comment adapter les figures de style d'une langue à une autre ? Comment traduire l'oralité dialectale qui fait partie d'un contexte socioculturel spécifique ? Comment s'ingénier à produire une traduction idiomatique dont le décodage satisfera lors de sa réception l'auteur et les lecteurs de la langue cible ? Ces difficultés sont réelles et souvent le traducteur est perçu comme un traître, d'où l'adage *Traduttore, traditore*.

La poésie est un moyen de communication alternatif qui nous projette au centre d'une prise de conscience en devenir.

Une requête m'a été faite il y a quelques années de traduire mes poèmes en anglais². Cet exercice fut pour moi révélateur car jusqu'alors je n'avais pas traduit mes propres textes. En m'appliquant à ma tâche, je m'aperçus que le processus de création prenait le dessus sur l'acte de traduire et qu'il était impossible pour moi de traduire sans créer de nouveau un texte similaire mais différent.



Lélia Young
Photo : Université York

En d'autres termes, l'acte de traduction me permet de confirmer que le poème habite un mouvement dans l'espace et donc que sa publication ne fait que figer son devenir, telle une photographie surprend une de nos actions, un de nos états pour les saisir et les arrêter. Le poème attend et appelle sa propre transformation, dans les actes de lecture, d'interprétation et de traduction, pour vivre. Un poème n'est qu'un pas parmi les multiples pas de l'œuvre. L'acte poétique est à la base subversif car il défie toute intervention. Il est critique même dans l'harmonie la plus grande de son rythme, il est là pour témoigner et montrer une nouvelle voie. La bonne poésie est universelle. Elle est au service de l'avenir, c'est une bougie qui éclaire la nuit et qui essaie de répondre au « silence éternel de ces espaces infinis » qui effrayaient Pascal³.

¹ Marc Charron et coll. (2008), *Pluriel*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, p. 7.

² Sur la demande de mon éditrice, j'ai traduit en anglais quelques inédits de mon cru qui ont été incorporés dans mon recueil *J'écris ces mots / I write these words*, traduit par Christine Tipper (Toronto, Inanna Publications, 2013).

³ Blaise Pascal, *Pensées*, Paris, Le Livre de Poche, 1969, p. 60.

Tout code linguistique met à la disposition du poète un inventaire lexical et un système morphosyntaxique rigoureux qui gouvernent l'emploi de la langue. Ce système est immuable. Le poète se saisit de ce trésor collectif et conventionnel qu'est sa langue. Il le travaille à sa guise pour le sortir du joug de la banalité et le faire retentir non seulement dans sa propre communauté assoiffée de nouvelles résolutions, mais aussi dans les collectivités qui l'entourent afin de lui faire finalement dépasser les frontières et d'en faire un acte discursif universel. C'est ce qui est arrivé aux œuvres d'un grand nombre de poètes qui naviguent dans l'espace franco-ontarien.

**Tout code linguistique
met à la disposition du poète
un inventaire lexical et un système
morphosyntaxique rigoureux qui
gouvernent l'emploi de la langue.**

La traduction poétique ne peut qu'œuvrer en ce sens et permettre à nos livres de voyager vers de nouveaux horizons. Pour les francophones vivant en Ontario, l'anglais devient culturel et s'incruste dans les rigoles de la langue française minoritaire. Qu'on le veuille ou non, nous nous situons à la croisée des langues-cultures et nous sommes en contact direct avec la langue majoritaire. Combien de fois me suis-je surprise à écrire directement en anglais! Nous sommes nombreux à entretenir une sorte de bilinguisme culturel devenu une seconde nature pour nous. En l'occurrence je citerai l'écrivain Hédi Bouraoui qui a lui aussi traduit sa propre poésie (*Échosmos*, Toronto, CSCSC & Mosaic Press, 1986).

L'homme invisible / The Invisible Man (Sudbury, Prise de Parole, 1981) de Patrice Desbiens est un bon exemple d'une poétique bilingue⁴ qui serait habitée dans l'imaginaire du poète par une sorte d'hétérolinguisme. François Ouellet a noté au sujet de *L'Homme invisible / The Invisible Man* que «la traduction, imparfaite, fait apparaître des décalages significatifs sur l'aliénation linguistique du poète. Présenté en français comme un Franco-Ontarien, l'homme invisible est un French-Canadian en anglais. Les décalages linguistiques reflètent la division du personnage⁵. »

⁴ Mathieu Simard, *La poétique bilingue de Patrice Desbiens*, mémoire de maîtrise, Montréal, Université McGill, 2013.

⁵ François Ouellet, « Écrivains franco-ontariens », *Québec français*, numéro 174, 2015, p. 59-60.

⁶ Expression qui fait un clin d'œil à l'œuvre de Marguerite Andersen intitulée *L'Autrement pareille* (Sudbury, Prise de Parole, 1984).

Notre écriture poétique, qu'elle soit ou non bilingue ou hétérolingue, reflète notre identité, notre géographie, nos péripéties socioculturelles, et nos rapports de force dans notre contexte sociopolitique et historique. Toute traduction est une interprétation qui la projette dans le futur et les décalages qu'elle présente sont assurément significatifs.

La traduction poétique cherche à reproduire l'unité forme-sens du poème original. L'objectif du traducteur ou de la traductrice serait donc de recréer l'impact produit par l'auteur-e de la langue-culture de départ sur ses lecteurs dans la langue-culture cible. Le résultat de la traduction poétique serait donc un texte « autrement pareil⁶ » et toutes les traductions d'un même poème seront le résultat de lectures et d'époques différentes qui ajouteront à la complexité du texte et de sa traduction. Traduire la poésie est une contribution majeure dans le corpus culturel des langues impliquées.

La traduction de nos œuvres poétiques franco-ontariennes remplit une fonction fondamentale qui est celle de poursuivre l'affirmation de notre altérité et de notre identité au sein de la diversité.



Brentano's Publishing, 1920
Photo : Cornell University Library

TRADUIRE POUR LE PUBLIC – entretien avec Jean-Marc Dalpé

Par Mélanie Rivet

Le théâtre est un art vivant

Selon Jean-Marc Dalpé, traduire pour le théâtre demande une connaissance intrinsèque de cet art, idéalement une connaissance pratique, sentie, expérimentée. Conséquemment, lorsqu'il traduit du théâtre, son premier objectif est « d'offrir à l'équipe de production le texte d'une pièce qui permettra de créer un moment, soit un spectacle qui se rapprochera le plus possible de ce que l'auteur a voulu faire dans sa propre culture ». Il ne s'agit donc pas ici, comme en traduction littéraire, de rester fidèle à l'esprit et à la lettre du texte, mais surtout de porter l'esprit de l'auteur et de créer le même effet chez le public cible que celui que l'auteur du texte original a souhaité créer.

Cette démarche exige de faire des choix qui prennent en considération les différences notoires entre le public de la pièce originale et le public de la pièce traduite. Il faut en évaluer les spécificités, observer les niveaux de langue et créer un rapprochement possible entre le public et la performance scénique.

**Traduire pour le théâtre
demande une connaissance
intrinsèque de cet art, idéalement
une connaissance pratique,
sentie, expérimentée.**

Prenons comme exemple une pièce écrite par un auteur anglophone du nord de l'Ontario, Mansel Robinson, destinée à un public anglophone, utilisant les référents propres à la culture de l'auteur et de son public, qui est présentée en français devant un public composé de Franco-Ontariens et de Québécois : *II – Deux* (montée en 2012, production Théâtre du Nouvel-Ontario et Théâtre de la Vieille 17). La résonance des référents culturels est assurément différente. Afin de produire le même effet chez le public cible, il y a des adaptations à effectuer. C'est ce que le traducteur a fait en se permettant, par exemple, de changer l'origine d'un personnage, Maha, la faisant



Mélanie Rivet
Photo : Sue Mills

passer de musulmane chinoise à originaire du Maghreb, lui conférant ainsi une langue plus soutenue et appuyant mieux, selon Dalpé, la force dramatique de la pièce tout en la rendant plus percutante pour le public cible¹.

Comédien, dramaturge, scénariste, romancier, poète et traducteur, **Jean-Marc Dalpé** a traduit nombre d'œuvres dramatiques. Plusieurs de ses créations et de ses traductions ont été reconnues et primées.

¹ Cet exemple est tiré d'une entrevue accordée à Éric Moreault, parue dans *Le Soleil* le 17 novembre 2012.

Lever ou non le voile de la traduction

Dalpé affirme que « l'un des premiers choix à faire lorsqu'on traduit pour le théâtre est de décider de conserver ou de lever le voile de la traduction ». C'est-à-dire qu'un choix s'impose entre transposer l'action afin d'adapter les référents culturels pour le public cible et conserver les références originales, créant par là un effet différent. Les personnages s'exprimeront-ils dans une autre langue que celle du lieu dans lequel se déroule l'action dramatique ? Ou le lieu sera-t-il changé afin d'enlever cette étrangeté et de créer un tout cohérent entre la langue parlée, les référents culturels et le public ? Il n'y a pas de règle à ce chapitre selon Dalpé ; le choix s'effectue en fonction du projet, de la pièce traitée. Il est cependant essentiel de se poser la question avant même de commencer la traduction. Parfois, une simple transposition d'une langue à l'autre, sans ajustement au contexte culturel, enlève une partie du sens que portait la pièce « car le public ne réagira pas de la même façon » (Dalpé).

Un choix s'impose entre transposer l'action afin d'adapter les référents culturels pour le public cible et conserver les références originales.

La seconde question essentielle que se pose Dalpé avant d'aborder la traduction théâtrale est celle des niveaux de langue. Au théâtre, on traite une langue vivante, orale, contrairement à d'autres formes de traductions littéraires dont les textes sont faits pour être lus et qui peuvent donc être plus figés. Cela est aussi vrai pour les pièces contemporaines que pour les pièces de Shakespeare, que Dalpé a traduites à quelques reprises (mentionnons la parution de *Richard III* en 2015 et de *Hamlet* en 2012, chez Prise de Parole). Selon Dalpé, il y a eu, de l'autre côté de l'océan, une forte tendance à traduire Shakespeare dans un français évacuant l'oralité des dialogues, gommant ainsi la présence de différents niveaux de langue. Pourtant,

les niveaux de langue sont parfois très marqués chez Shakespeare, surtout en ce qui concerne les personnages de la classe populaire, comme les fossoyeurs dans *Hamlet*, « qui s'expriment dans la langue des tavernes londoniennes, sacrant, jouant avec la langue ». Lorsqu'il s'est attaqué à cette traduction, Dalpé a jugé essentiel de transposer la langue des fossoyeurs dans une oralité du même type que celle dont Shakespeare avait usé, mais une oralité qui ferait écho au public du Théâtre du Nouveau Monde à Montréal. Ne pouvant se fier à la classe populaire de Montréal de la même époque que celle de Shakespeare (puisqu'elle n'existait pas), il a choisi de transposer le texte dans la langue moderne de la classe populaire, prenant en considération le public pour qui il traduisait et l'effet que la pièce originale avait produit.

En somme, Jean-Marc Dalpé, comédien expérimenté, utilise sa connaissance pratique de son art pour recréer une langue vivante qui respecte l'esprit du texte source et en conserve les punchs et les rythmes, servant avant tout l'expérience scénique et conduisant à une connexion directe avec le public.



S. Andrus Publishing, 1830

Photo : Lincoln Financial Foundation Collection

La traductrice: une invitée spéciale¹

Par Madeleine Stratford

Mise en situation : une traductrice arrive à une fête réunissant plusieurs écrivaines, comme vous. Elle a été invitée parce qu'elle aussi est écrivaine. Je n'ai pas dit auteure. Mais elle écrit. Comme vous. Son métier, son expertise, c'est précisément de savoir manier sa langue pour raconter une histoire, créer un effet, générer une émotion. Contrairement à vous, sa tâche ne consiste pas à créer un contenu, mais une nouvelle forme qui permettra à ce contenu de voyager, d'atteindre un public élargi qui n'était pas visé à l'origine. La traductrice ne fait pas qu'écrire: elle lit, aussi. À l'heure de traduire une œuvre, elle la lit et la relit sans relâche; elle en défait le patron pour la connaître sous toutes ses coutures, parce qu'elle devra ensuite la confectionner à nouveau dans un matériau très différent — le seul dont elle dispose — qui n'a pas exactement les mêmes propriétés que l'original. Elle lit pour traduire, mais aussi entre les contrats: pour s'inspirer, élargir sa palette, connaître les goûts du jour. Mais il lui arrive aussi de lire pour le plaisir. Comme vous, la traductrice se passionne pour l'écriture et la lecture. Alors il va de soi qu'on l'invite à la fête littéraire.

La traductrice ne choisit pas l'histoire, l'effet ou l'émotion à communiquer. Sa liberté d'action est restreinte.

Contrairement à vous, la traductrice ne choisit pas l'histoire, l'effet ou l'émotion à communiquer. Sa liberté d'action est restreinte. D'abord, les ventes de droits de traduction se gèrent entre maisons d'édition. De toute évidence, la traductrice est bien placée pour jouer un rôle d'agente culturelle. Après tout, elle connaît le milieu littéraire canadien anglophone comme francophone sur le bout des doigts. Ainsi, lorsqu'elle est connue d'une maison d'édition, il arrive parfois qu'elle ose lui recommander une nouvelle auteure ou un nouveau titre et que sa proposition soit même acceptée. Cela dit, il s'agit là d'un cas plutôt rare. Si la traductrice est en début de carrière et qu'elle cherche à « vendre » une traduction sans faire déjà partie d'un réseau, elle se butera sans doute à des portes closes. Et si elle



Madeleine Stratford
Photo : Maxime B. Huneault

veut entamer seule un projet parce qu'elle est, disons, tombée folle amoureuse d'une œuvre, elle devra probablement le faire bénévolement, sans garantie de voir sa traduction publiée, et à condition bien sûr qu'elle réussisse à obtenir une permission conditionnelle (loin d'être acquise d'avance) de la maison d'édition originale. Elle n'aura pas non plus accès à une bourse: ni au niveau fédéral, ni au provincial, ni même au municipal. Bien qu'elle soit reconnue comme créatrice à part entière à tous les paliers gouvernementaux, la traductrice n'est en effet admissible à aucune des subventions à la création littéraire. Pour traduire un livre, elle doit avoir signé un contrat. Sa rémunération provient bel et bien — le plus souvent — d'une subvention publique (presque toujours fédérale), mais celle-ci ne lui est pas versée directement: elle transite par la maison d'édition, qui a le plein contrôle sur les modes de versement.

¹ J'utiliserai ici le féminin inclusif, n'en déplaise à l'Académie.

Une fois son contrat signé, la traductrice ne jouit pas non plus d'une liberté sans bornes. Elle a en effet une responsabilité morale : dès qu'elle accepte de traduire une œuvre, elle accepte de porter la voix de son auteure. Un des adages les plus nuisibles à la profession est sans doute le fameux « *traduttore, tradittore* » avec lequel on nous rebat les oreilles depuis des siècles et qui a instauré une méfiance systématique envers la traduction. Pourtant, tous les contrats respectables comportent une clause où la traductrice s'engage à produire une traduction « fidèle à la lettre et à l'esprit de l'œuvre originale ». Elle promet donc de pénétrer l'œuvre pour la connaître de l'intérieur, puis de la recréer pour qu'un nouveau public la lise avec le même bonheur. L'ennui, c'est qu'on ne s'entend pas sur la définition de la notion de fidélité. Un texte littéraire est bien plus qu'une simple somme de mots : c'est une parole individuée, un usage personnalisé de la langue, qui dévie toujours de la norme. Plus un texte est complexe et dense, plus la traductrice est forcée de choisir les aspects du livre auxquels elle sera le plus fidèle. On peut ne pas être d'accord avec les choix d'une traductrice : tous les goûts sont dans la nature. Mais il reste qu'une traduction est toujours fidèle à quelque chose. Bien sûr, il y a de bonnes et de moins bonnes traductrices, mais il en va de même pour tous les métiers du monde.

De plus en plus, les traductrices portent haut et fort la voix de leurs auteures, dans les médias sociaux comme traditionnels.

Revenons à la fête. La traductrice y a été invitée, car elle est une actrice du milieu du livre. Mais elle a une petite déception à son arrivée : on ne trouve pas sa cocarde. Toutes les auteures portent la leur, avec leur nom imprimé en grosses lettres. On se confond en excuses, puis on finit par inscrire son nom à l'endos de celle d'une auteure qu'elle a déjà traduite et qui n'a pas pu venir. Si elle veut qu'on la reconnaisse, la traductrice doit porter sa cocarde à l'envers — ce qu'elle fait sans rechigner : elle a l'habitude. Puis on lui indique où

prendre place : une chaise d'appoint, dans l'ombre, loin du buffet. On n'avait pas prévu qu'elle viendrait vraiment. Les traductrices sortent rarement de leur sous-sol, adoptent un profil bas, préfèrent l'anonymat... non ? Pas nécessairement. En particulier quand une auteure ne parle pas la langue de la traduction : alors sa traductrice peut jouer un rôle fondamental dans la diffusion de son œuvre. De plus en plus, les traductrices portent haut et fort la voix de leurs auteures, dans les médias sociaux comme traditionnels.

Vernā Myers, une juriste militant pour la diversité, a déjà dit : « *Diversity Is Being Invited to the Party; Inclusion Is Being Asked to Dance*. » Autrement dit, la diversité, c'est quand tout le monde est invité à la fête ; l'inclusion, c'est quand tout le monde se fait inviter à danser. Comme vous, la traductrice est aujourd'hui de la fête, prête à s'amuser... à qui la première danse ?



Emma Reh, 1896-1982
Photo : Smithsonian Institution Archives

² Vernā Myers (2012), « Diversity Is Being Invited to the Party; Inclusion Is Being Asked to Dance », dans *GPSOLO eReport*, volume 1, numéro 11, [en ligne]. https://www.americanbar.org/groups/gpsolo/publications/gpsolo_ereport/2012/june_2012/diversity_invited_party_inclusion_asked_dance.html (Page consultée le 15 novembre 2017).

Andrée Christensen

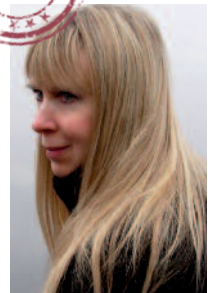


Épines d'encre, Éditions David

Par une éclosion d'images inattendues, l'auteure nous entraîne dans sa roseraie secrète où, sous le couvert de trente-trois masques, la rose revêt des visages surprenants, émouvants, contemplatifs. Ne nous ressemblent-elles pas, ces fleurs, qui, de notre noirceur et notre angoisse, aspirent d'instinct à la lumière? Andrée Christensen est une véritable jardinière de mots et d'images, d'espaces et d'émotions.

Andrée Christensen est poète, romancière, traductrice littéraire et artiste visuelle. Elle a publié notamment quatorze recueils de poésie, un récit et deux romans. Quelques-uns de ses livres ont été traduits en anglais et en roumain. Au fil des ans, l'auteure a mérité plus de 25 prix et distinctions.

Lien de la maison d'édition : www.editionsdavid.com



Andrée Christensen
Photo : Vincent McDonald

Finalistes



Jean Boisjoli

La mesure du temps, Éditions Prise de parole

Bernard, un homme du monde dans la soixantaine, retourne à Saint-Boniface pour renouer avec ses origines. Accompagné de Marjolaine, une jeune femme qui a été sa protégée, il arpente la ville sur les traces des lieux, des êtres et des événements qui ont marqué son enfance singulière. Roman imagé aux accents poétiques, *La mesure du temps* effectue une plongée saisissante dans la psyché humaine.

Jean Boisjoli est né et a grandi à Saint-Boniface, au Manitoba. Journaliste à Radio-Canada et à CBC, puis avocat, il a notamment été directeur de cabinet du ministre fédéral chargé des Affaires constitutionnelles. Il a fait son entrée dans les lettres comme poète et a publié trois recueils, qui ont été bien reçus.

Lien de la maison d'édition : www.prisedeparole.ca



Marie Gingras

La poulette grise, Éditions Vents d'Ouest

Paulette n'est pas « la poulette grise qui a pondu dans l'église ». Elle ne comprend ni l'humour ni le mensonge. Dans ce corps de jeune fille habite un enfant qui prend les choses au pied de la lettre et croit tout ce qu'on lui dit. Comment réagira-t-elle aux trahisons, aux premiers émois amoureux, à la perte de ses repères?

Marie Gingras exerce sa profession de psychologue clinicienne à Ottawa et enseigne au niveau universitaire. Passionnée des mots, elle a été couronnée championne de sa catégorie à la Dictée des Amériques, en 2004. Son premier roman, *Anatomie d'un suicide et autres mensonges* (2008), a été finaliste au prix littéraire Le Droit.

Lien de la maison d'édition : www.ventsdouest.ca



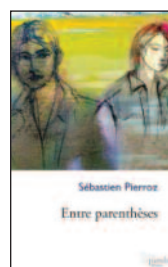
Christian Milat

Si je connaissais..., Éditions David

Christian Milat aborde un thème peu exploité en poésie, soit la connaissance, celle de soi, de ceux qui nous entourent, de notre cadre de vie ainsi que celle de l'humanité. Sous une forme maîtrisée et en apparence classique, les poèmes de ce recueil nous invitent à réfléchir sur le rapport entre le langage et la condition humaine.

Professeur au Département de français de l'Université d'Ottawa, Christian Milat y enseigne la création littéraire ainsi que le roman français des XX^e et XXI^e siècles, sur lesquels il a publié de nombreuses études. Aux Éditions David, il a fait paraître un premier recueil de poésie, *Douloureuse aurore*, en 2006.

Lien de la maison d'édition : www.editionsdavid.com



Sébastien Pierroz

Entre parenthèses, Éditions Prise de parole

Paul vit une existence sans surprise à Ottawa, rythmée entre son travail dans une entreprise de publicité, sa blonde, ses amis et ses collègues. Il fait alors la connaissance d'Amy, une jeune anglophone au comportement excessif et à la santé fragile. Véritable catalyseur, cette rencontre le poussera à tout abandonner pour s'engager dans un road trip à deux vers l'Ouest, en quête du Pacifique.

Sébastien Pierroz est né en 1983 à Annecy, dans les Alpes françaises. Il a obtenu un master en histoire politique à l'Université Paris Panthéon-Sorbonne. En 2009, il émigre au Canada. Après avoir travaillé pour différents groupes médias, il rejoint l'équipe de TFO Ottawa en tant que journaliste-réalisateur affecté à la politique et aux Affaires francophones.

Lien de la maison d'édition : www.prisedeparole.ca

Claude Guilmain



AmericanDream.ca, Éditions L'Interligne

« Il y a un X sur la rue Elm à Dallas, là où la balle a frappé Kennedy. [...] Partout sur Facebook, des gens « like » voir les pieds de leurs amis sur le X à l'endroit même où un homme a été abattu, il y a cinquante ans. » La famille Cardinal se trouve réunie à l'occasion de l'anniversaire de naissance d'Alain qui vient de franchir le cap de la cinquantaine. Six personnages vivent un drame personnel. Entre eux, rien ne laisse deviner le secret que porte chacun. Après trop d'années à jouer ce jeu des apparences, les masques vont-ils craquer ?

Inspiré par un séjour en Afghanistan où il tournait un documentaire pour l'Office national du film du Canada et par la disparition de son grand-père à New York en 1942, Claude Guilmain brosse le portrait de quatre générations d'une famille, les Cardinal, en quête du rêve américain. Des grands-parents aux petits-enfants, se transmet la désillusion. Triste héritage.

Avec pour toile de fond des enjeux sociopolitiques des cinquante dernières années, *AmericanDream.ca* met en lumière les dérives du capitalisme américain et trace un lien entre l'assassinat de John F. Kennedy et les événements du 11 septembre 2001.

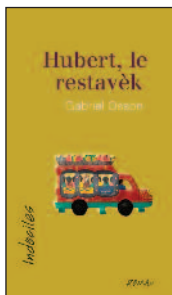
Auteur, cinéaste, concepteur et metteur en scène, Claude Guilmain est cofondateur du Théâtre la Tangente, une compagnie de création de Toronto. Son texte *Comment on dit ça, « t'es mort », en anglais ?*, publié aux Éditions L'Interligne (2012), a été finaliste au prix Trillium 2013 et lauréat du Prix littéraire Émile-Ollivier 2013. Il a réalisé cinq documentaires pour l'ONE.

Lien de la maison d'édition : www.interligne.ca



Claude Guilmain
Photo : Louise Naubert

Finalistes



Gabriel Osson

Hubert, le restavèk, Éditions David

Malgré que le phénomène des restavèks ait été officiellement aboli en 2003, des centaines de milliers d'enfants continuent d'être exploités et forcés à travailler dans des conditions sous-humaines dans beaucoup de foyers en Haïti.

Gabriel Osson raconte l'histoire d'Hubert, l'un de ces restavèks, ayant passé son enfance à la forge familiale, à Jérémie, et un jour, ne pouvant plus arriver, ses parents le confient à une tante à Port-au-Prince. À son tour, celle-ci le remettra entre les mains des Mirevoix en l'obligeant à « rester avec » eux et... à les servir.

C'est là que son calvaire commence. Après avoir subi des abus de toutes sortes, il s'enfuit. Dans la rue, il sera recruté par un gang et se liera d'amitié avec un de ses membres, Gégé, puis avec les filles du Club, notamment Maria Helena, qui deviendra sa compagne et l'aidera à se sortir de ce milieu.

Gabriel Osson est né à Port-au-Prince en Haïti et vit à Toronto. Spécialiste en formation et développement organisationnel, il anime des séminaires, donne des conférences et est très impliqué dans la communauté francophone de Toronto. Mais, avant tout, il est écrivain, poète et artiste-peintre. Après un premier recueil de poèmes, *Efflorescences*, il a publié un récit sur son expérience du chemin de Compostelle, *J'ai marché sur les étoiles*.

Lien de la maison d'édition : www.editionsdavid.com



Paul-François Sylvestre

Ma jumelle m'a quitté dans la dignité, Éditions du GREF

Franco-Ontarienne d'origine, ancienne professeure à la Faculté d'éducation de l'Université de Regina, Paulette Marisi a lutté pendant presque vingt ans contre la sclérose en plaques. Lorsque cette femme de 68 ans s'est rendu compte qu'elle ne pouvait plus vivre dignement, elle a découvert que la loi canadienne lui était inutile.

Son frère jumeau raconte cette expérience de fin de vie en rappelant d'abord quelques souvenirs d'enfance et le parcours professionnel de sa sœur, puis en faisant le point sur le « suicide accompagné ». Il partage surtout d'émouvants témoignages en puisant tour à tour dans sa correspondance avec sa jumelle et dans les échanges qu'elle a eus avec ses enfants, ses sœurs, ses neveux, ses nièces et ses aides naturelles.

Au Canada français ou anglais, c'est la première fois qu'un livre raconte une mort dans la dignité sous toutes ses facettes.

Romancier, nouvelliste, critique littéraire et chroniqueur, Paul-François Sylvestre est surtout connu pour ses études sur l'Ontario français. On lui doit, entre autres, *L'Ontario français au jour le jour* (2005), *Toronto s'écrit : la Ville Reine dans notre littérature* (2007), *Cent ans de leadership franco-ontarien* (2010) et *Toronto et sa toponymie française* (2012).

Lien de la maison d'édition : www.gref.refc.ca

Quand Corneille s'en mêle

Yves Breton

Mon voisin, Tristan, s'ennuyant au logis comme les pigeons de La Fontaine fut assez fou pour entreprendre un voyage en lointain pays. Adieu femme, famille et train-train quotidien... Pour quelque temps du moins.

Bien bonne, sa douce moitié lui fit la grâce de préparer ses bagages. À l'hôtel, le premier soir, Tristan défit sa valise et commença à remplir les tiroirs de sa commode. Mais il y a quoi là-dedans ? Dans sa pile de caleçons, il trouva un condom bien encoconné dans un joli sachet rouge passion.

« Quelle délicatesse ! Quelle largeur d'esprit ! », pensa Tristan qui se mit au lit la tête remplie de bons sentiments à l'endroit de sa femme. Le matin vint et voilà que la situation s'embrouilla et gâcha sa journée. Le condom, c'est la permission de folâtrer ? Ou le témoin éventuel d'une escapade charnelle ? Tristan se mit à s'interroger sur la motivation de sa femme. En fin de compte, devait-il y voir la marque d'un amour oblatif plein d'abnégation ou une ruse pour vérifier son degré de fidélité ?

Le cas devenait cornélien. Épuisé après trois jours d'introspection torturante, Tristan décida de rentrer à la maison prématurément. Sa femme trouva en vidant sa valise deux jolis sachets rouge passion renfermant chacun un condom. Son mari voulait-il lui indiquer qu'il avait été doublement fidèle ? Ou voulait-il créer lui-même un dilemme du type « à malin, malin et demi » ?

En tout cas, Tristan et sa femme se tinrent cois au cours des jours qui suivirent le retour du voyageur et jamais ils ne se donnèrent la peine d'éclaircir la situation. Ah ! Comment donc vivre avec un fâcheux doute obsédant ? Écoutons le ronron du chat qui dort et qui continuera à dormir.

Haïku

Diane Descôteaux

de neige empesés
en transit sous la mangeoire
juncos ardoisés
faisant mes sourcils
dans le miroir feu ma mère
soudain me sourit
cerisier en fleurs –
son dos disparaît sous l'encre
rose du tatoueur

L'horloge

cette foutue aiguille
bonne qu'à faire le tour du cadran
qu'à se planter dans le bras du temps
le chien court après sa queue
l'attrape
une fois sur deux
puis s'endort sur la moquette usée
s'ouvrir les veines à l'ouvrage
ça met plus de temps

D'une saison à l'autre

Elsie Suréna

Je me souviens avoir été ce lierre contant fleurette à la muraille de brique que votre chère main effeuilla, alors que la brise effleurait par moment votre nuque; j'ai aussi été la rivière abritant du soleil des galets parés de brun limon velouté où se perdaient parfois vos ortheils; je me souviens encore avoir été l'étoile filante d'un bleu soir d'été, quand la nostalgie s'étire et succombe sous son propre poids de petits riens inaptés à féconder les retrouvailles.

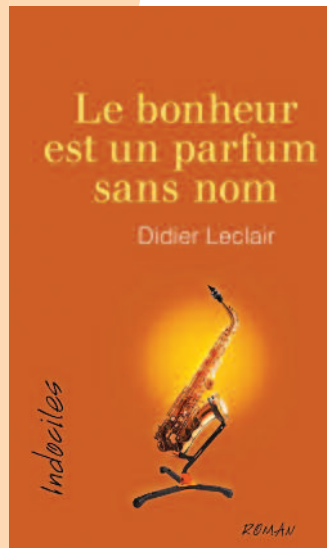
Me voici aujourd'hui, hésitant flocon cueilli par la main d'un enfant errant le long des chemins de traverse aux blancs lilas; je suis aussi maintenant ce papillon qui n'en croit pas ses ailes hébergeant un songe de rosée; et je reste ce nuage venu d'ailleurs, prêt à se déployer dans l'infini de vous, telle une écharpe dansant les vents contraires.

ERRATUM :

L'AAOF tient à préciser que l'article intitulé *Éric Mathieu : Émergence remarquée* paru à la page 5 du numéro 71 – Été 2017 du bulletin Participe présent a été rédigé par Hugues Beaudoin-Dumouchel et non par Véronique Grondin tel que publié. Toutes nos excuses.

lire au chaud

d'un océan à l'autre

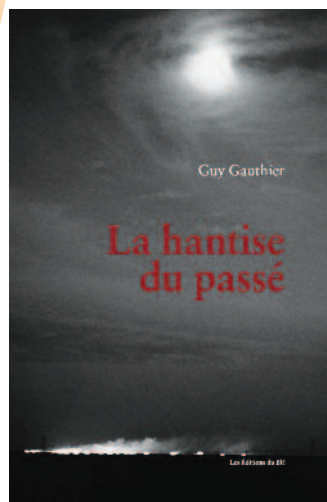


Je sais que je n'écrirai jamais ce livre. Tout ce qui sort de moi est un jet de feu jailli du volcan qui ne dit pas son nom.

Didier Leclair, *Le bonheur est un parfum sans nom*, Éditions David

Derrière vos rideaux fermés, la ville n'est qu'un brasier de néons éteints dans la neige.

David Ménard, *Le ciel à gagner*, Éditions L'Interligne



Le rêve est un feu qui refuse/ de mourir, et dont la braise, sous la blancheur/ des cendres, fume/ dans la clarté du matin...

Guy Gauthier, *La hantise du passé*, Éditions du Blé

Où peut-on se réfugier lorsqu'on annonce que le compte à rebours est enclenché? Je suis resté là et n'ai rien trouvé de plus intelligent à faire que d'allumer une cigarette. Comme un accidenté, j'attendais les secours, j'attendais qu'on vienne à mon aide. En fait, j'attendais la suite.

Camilien Roy, *Mémoires d'un homme inutile*, Éditions Perce-Neige





PRIX DU LIVRE
D'OTTAWA
OTTAWA
BOOK AWARDS

Célébrons l'excellence littéraire !

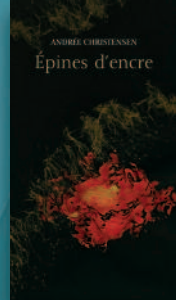
La Ville d'Ottawa est fière d'annoncer les finalistes du Prix du livre d'Ottawa 2017 :

CRÉATION LITTÉRAIRE

- LAURÉATE -



Jean Boisjoli,
La mesure du temps



Andrée Christensen,
Épines d'encre



Marie Gingras,
La poulette grise



Christian Milat,
Si je connaissais...



Sébastien Pierroz,
Entre parenthèses

La date limite de soumission pour le Prix du livre d'Ottawa 2018 est le lundi 8 janvier 2018 à 16 h.


ottawa.ca/prixdulivre



ottawa.ca
3-1-1 
TTY/ATS 613-580-2401

201707-17

L'AAOF *je m'y engage!*

Devenez membre de l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français et bénéficiez de :

- > Programme d'accompagnement littéraire
- > Service de lecture critique des manuscrits
- > Ateliers de formation et de perfectionnement
- > Programmes d'appui aux rencontres et ateliers littéraires
- > Inscription au Répertoire en ligne des membres
- > Accès à la version imprimable du Répertoire en ligne
- > Inscription à l'Annuaire des membres
- > Abonnement à l'infolettre l'Épistolaire
- > Promotion des ouvrages des membres via le site Internet de l'AAOF
- > Abonnement au bulletin Participe présent (3 numéros)
- > Représentation politique pour la défense des droits et intérêts des membres
- > Magazine littéraire *Nuit blanche*, 22 % de réduction sur les abonnements d'un an, de deux ans ou de trois ans. (Détails au www.aaof.ca/membres/adhesion/avantages-et-service/)
- > Le Nouvel Hôtel & Spa – Tarifs préférentiels (Détails au www.aaof.ca/membres/adhesion/avantages-et-service/)
- > Le Coin du livre – Jusqu'à 20 % sur les livres en librairie sur présentation de la carte de membre.
- > La revue Liaison – Un rabais de 15 % sur l'achat d'un abonnement annuel de la revue Liaison.
- > Théâtre du Nouvel-Ontario – Tarif étudiant à l'achat de billet simple sur présentation de la carte de membre.
- > Théâtre français du CNA – Tarif étudiant (50 % du prix courant avant taxes et frais d'établissement) à l'achat au guichet de billet à l'unité pour la programmation grand public.
- > Théâtre français de Toronto (Tft) – Tarif travailleur du domaine culturel pour les spectacles grand public de la saison 2017-2018.

Pour devenir membre : www.aaof.ca/adhesion

Association des auteures et auteurs de l'Ontario français
335-B, rue Cumberland,
Ottawa (Ontario) K1N 7J3

Tél. 613 744-0902 Téléc. 613 744-6915
dg@aaof.ca